

**Albert Smith,
l'Alpine Club, et l'invention de l'alpinisme
au milieu de l'ère Victorienne***

Peter H. Hansen

Worcester Polytechnic Institute 100, Institute Road, Worcester, MA 01609-2280, USA
(phansen@wpi.edu)

(Traduit de l'Anglais par Michel Raspaud)

Résumé

Le présent article tente d'expliquer pourquoi l'ascensionnisme devint populaire durant le milieu de l'ère Victorienne, et suggère la forte pertinence de l'alpinisme dans la construction de la culture impériale et de la culture de la nouvelle bourgeoisie. A travers sa personnalité, ses spectacles et sa popularité, Albert Smith incarne un ensemble de changements sociaux et culturels reliés entre eux, que les membres de la bourgeoisie de l'Alpine Club instituèrent plus tard sous une forme de l'exploration impériale au travers de l'alpinisme Victorien.

Dans l'espace culturel créé par le spectacle d'Albert Smith, les hommes de l'Alpine Club combinaient des définitions contemporaines de la distinction et de la masculinité, avec la géographie impériale imaginée de la bourgeoisie Victorienne. L'alpinisme aida à la légitimation de l'exploration et de la large expansion impériale en transformant l'impérialisme d'une abstraction en quelque chose de tangible et réellement accessible pour les hommes ambitieux de la classe professionnelle.

Si les ascensions attiraient tant l'attention dans la Culture Britannique c'est parce que la manière dont elles représentaient la virilité et la puissance nationales étaient largement partagées. En effet, l'acceptation d'une culture populaire impériale à la fin du XIX^e siècle n'apparut pas de novo ; elle se construisit sur l'invention de pratiques culturelles telles que l'alpinisme durant les décennies du milieu de l'ère Victorienne.

Mots-clés : alpinisme, bourgeoisie, Alpine Club, société Victorienne, culture impériale.

* Cet article est la traduction de : « Albert Smith, the Alpine Club, and the Invention of Mountaineering in Mid-Victorian Britain », *Journal of British Studies*, 34 (July 1995) : 300-324 (The North American Conference on British Studies / The University of Chicago Press). Sur l'alpinisme Victorien, outre la thèse de Peter H. Hansen (1991), on lira avec profit celle de Michel Tailland (1996). Je remercie Jacques Defrance (Nanterre - Paris X) pour ses conseils avisés concernant cette traduction, ainsi que Jonathan Whitefield (Lille 2) [NdT].

Albert Smith, the Alpine Club, and the Invention of Mountaineering in Mid-Victorian Britain

Abstract

This article attempts to explain why mountaineering became popular during Mid-Victorian era and to suggest the broader significance of mountaineering to the construction of a new middle class and imperial cultures. In his personality, performances and popularity, Albert Smith embodied a set of related social and cultural changes which the middle class members of the Alpine Club later institutionalized as a form of imperial exploration in Victorian mountaineering.

In the cultural space created by Albert Smith's show, the men of the Alpine Club combined contemporary definitions of gentility and masculinity with the imagined imperial geography of the Victorian middle classes. Mountain climbing helped to legitimize exploration and the broader imperial expansion by transforming imperialism from an abstraction into something tangible and readily accessible to ambitious professional men.

Mountaineering attracted such attention in British culture because the view that it represented national virility and power was so widely shared. Indeed, the acceptance of a popular imperial culture in the later nineteenth century did not occur de novo ; it was built on the invention of cultural practices such as mountaineering in the Mid-Victorian decades.

Key words : Mountaineering, Middle Class, Alpine Club, Victorian Society, Imperial Culture.

Le 12 août 1851, Albert Smith, journaliste et homme de spectacle d'âge mûr, atteignait le sommet du Mont-Blanc avec trois étudiants d'Oxford et seize guides¹. Smith et ses compagnons n'étaient pas les premiers à gravir le plus haut sommet des Alpes. Alors qu'en 1786, deux Chamoniards en réalisaient la première, durant les soixante-sept années suivantes, l'ascension ne fut répétée que quarante-cinq fois. Peu après que le récit théâtral de l'ascension d'Albert Smith eut rendu l'alpinisme populaire au sein de la bourgeoisie² de l'Angleterre Victorienne, l'ascension fut réussie quatre-vingt-huit fois en cinq ans (Brown et DeBeer, 1957, 433-442 ; d'Arve, 1878, 458-490 ; Smith, 1852). En 1852, le livre de John Murray *Handbook for Travellers in Switzerland* [Guide des Voyageurs en Suisse], la Bible des touristes Anglais à l'étranger, notait que l'ascension « d'Albert Smith, en 1851, a efficacement popularisé l'entreprise ». Ce que l'on pour-

rait envisager comme des louanges, ne résonne en fait que faiblement puisque Murray affirme qu'« il est quelque peu remarquable qu'une large proportion de ceux qui firent cette ascension étaient des personnes peu saines d'esprit ». En 1858, cependant, Murray mentionnait que vingt ou trente personnes réalisaient maintenant l'ascension chaque année, remerciant Albert Smith pour l'aide apportée par son texte, et purgea le sien de toute référence à la santé mentale des ascensionnistes (Murray, 1838, 298-299 ; 1852, 336 ; 1856, 354 ; 1858, 354).

Pendant la décennie suivante, le livre de Murray enregistra de nombreuses premières dans les Alpes, au cours de cette période appelée plus tard l'« Âge d'Or » de l'alpinisme. Le présent article tente d'expliquer pourquoi l'ascensionnisme devint populaire durant ces années, et suggère la forte pertinence de l'alpinisme dans la construction de la culture impériale et de la

1. La seule traduction du récit d'Albert Smith vient d'être réalisée tout récemment par Michel Tailland (Smith, 1999), et avait été initialement publiée en janvier 1852 dans le *Blackwood's Magazine* (NdT).

2. Tout au long du texte, nous avons pris le parti de traduire *middle class* par bourgeoisie, nous basant en cela sur l'attention portée par les historiens à la signification des termes dans chaque culture. Ainsi, Geoffrey Crossick (1998, 1089, note 1) souligne-t-il que si « le terme français bourgeoisie n'est en aucun cas un équivalent direct de l'anglais *middle class* (...) ». Il n'en demeure pas moins vrai qu'en histoire, le terme bourgeoisie rend avec beaucoup plus d'exactitude que celui de classes moyennes, par exemple, ce que les historiens britanniques (mais non pas ceux des États-Unis) entendent par *middle class*. » Certes, si Peter H. Hansen est bien Américain, il travaille sur le société britannique et a publié cet article originellement dans *Journal of British Studies*, deux arguments qui légitiment sa non ignorance des problèmes de signification linguistique et engagent donc à adopter cette terminologie (NdT).

culture de la nouvelle bourgeoisie. L'alpinisme a été inventé au croisement des définitions contemporaines de la distinction bourgeoise et des statut, genre [*gender*] et identité nationale. A travers sa personnalité, ses spectacles et sa popularité, Albert Smith incarne un ensemble de changements sociaux et culturels reliés entre eux, que les membres de la bourgeoisie de l'Alpine Club incarnèrent plus tard sous une forme de l'exploration impériale au travers de l'alpinisme Victorien.

Les premiers comptes rendus historiés attribuaient la popularité de l'ascensionnisme à l'extension du chemin de fer et à la prévalence d'une sensibilité romantique (Clark, 1953 ; Cunningham et Abney, 1887, 1-51 ; Lunn, 1957 ; Pollock, 1892 ; Stephen, 1871, 1-68 ; Unsworth, 1993). Les trains et bateaux à vapeur diminuèrent la durée et le prix des voyages vers la Suisse. Au milieu des années 1830, le voyage par attelage depuis Londres prenait encore deux semaines et coûtait au moins vingt Livres sterling. Au milieu des années 1850, le chemin de fer et les vapeurs réduisirent la durée à trois jours et le coût à quelques Livres (Coolidge, 1899, 72 et 182-183 ; Ebel, 1820, xiv ; Murray, 1838 et suiv.). Cependant, la seule présence du chemin de fer ne peut expliquer la popularisation de l'alpinisme à cette époque, de même que l'accessibilité des Alpes ne procura pas un motif d'ascension, puisque le culte du sublime et du pittoresque avaient incité les touristes depuis le XVIII^e siècle à visiter les régions montagneuses d'Europe pendant le Grand Tour (Buzard, 1993 ; Pemble, 1987). Les touristes Britanniques en Suisse avaient cultivé leur perception du paysage alpin depuis plusieurs générations

sans aller bien au-delà du confort de leurs hôtels, laissant en paix les sommets éloignés. Il est certain que beaucoup d'alpinistes du milieu de l'ère Victorienne¹ goûtaient aux mêmes réactions esthétiques et religieuses dans les Alpes que leurs prédécesseurs ou contemporains qui ne grimpaient pas. Pour cette même raison, l'appréciation romantique de la nature ne peut, elle non plus, expliquer pourquoi les touristes Britanniques commencèrent à grimper dans les Alpes vers cette époque.

De plus récents travaux identifient justement l'alpinisme avec la culture bourgeoise. Paul Veyne note que l'ascension des montagnes n'avait pas de séduction pour les paysans, les propriétaires terriens ruraux, ou les aristocrates et que le sport ne put se développer avant qu'une classe n'apparaisse – la bourgeoisie – qui était méthodique et prit ses sports au sérieux. Veyne avance que la bourgeoisie Britannique regardait l'alpinisme comme un exercice de construction du caractère. La réflexion de Bruce Haley, en ce qui concerne les anxiétés de l'intelligentsia Victorienne à propos de la santé du corps, subsume l'ascensionnisme dans une tradition plus proche du *mens sana in corpore sano* et de la Chrétienté musclée². David Robbins soutient que par la fusion d'éléments comme la science, l'athlétisme et le romantisme, l'alpinisme facilita l'interaction sociale entre différentes fractions des classes haute et moyenne, et consolida l'hégémonie bourgeoise (Bernard, 1978 ; Haley, 1978 ; Robbins, 1987 ; Robertson, 1977 ; Veyne, 1979). Cependant, même en supposant une relation fonctionnelle entre l'émergence de la bourgeoisie et son « besoin » de construction du caractère, de

1. Victoria (1819-1901) régna à partir de 1837. Si l'« ère Victorienne » se termine avec sa mort, les historiens s'accordent généralement à fixer ses débuts avec le *Great Reform Bill*, « la loi électorale de 1832, qui ouvre avant Victoria l'ère victorienne » (Charlot, Marx, 1997, 179), démocratisant partiellement le système parlementaire par le quasi doublement du corps électoral censitaire. La tradition découpe la période en trois moments : *Early Victorian* (1830-1837 à 1850), *Mid-Victorian* (1851 à 1875-1880), *Late Victorian* (1875-1880 à 1901). La période *Mid-Victorian*, inaugurée par l'Exposition universelle de Londres au *Crystal Palace* (mai-octobre 1851), et qui voit *the fabulous fifties* succéder aux *hungry forties* (Bédarida, 1990, 18), est celle de l'épanouissement, durant laquelle « la société bourgeoise au zénith brille de tout son éclat dans une atmosphère remplie d'optimisme » (Bédarida, 1979, 8) [NdT].

2. La Chrétienté musclée (*Muscular Christianity*) consiste en la combinaison de valeurs chrétiennes – maîtrise des passions, tempérance, pureté sexuelle et morale, alliées à la tradition évangélique –, et de valeurs viriles – robustesse et force physiques, virilité agressive, activisme – au milieu du XIX^e siècle en Angleterre. Des écrivains tels que Charles Kingsley (dans *Westward Ho!*, 1844) et Thomas Hughes (dans *Tom Brown's Schooldays*, 1857) propagèrent ces idées, lesquelles devinrent l'un des principaux soubassements idéologiques et pédagogiques des Public Schools. Cf. Mangan, 1981 ; Mosse, 1997, 53-56. (NdT).

corps sains, ou d'hégémonie, cette base d'analyses en terme de classe sous-estime la nature contingente des identités de la bourgeoisie et les voies par lesquelles elle était contestée et modelée par des définitions mouvantes du genre [*gender*], de la distinction, et de l'identité nationale (Holt, 1989).

Considérée dans ce contexte, l'histoire de l'alpinisme suggère le besoin de repenser les récentes interprétations des cultures impériales et bourgeoise du milieu de l'ère Victorienne. Si l'athlétisme des Public Schools, comme cela a souvent été argumenté, diffusa l'ethos impérial parmi la haute bourgeoisie (Mangan, 1981), l'influence de l'athlétisme durant ces années a cependant été trop généralisée et exagérée. Sur cet aspect du sport de la bourgeoisie, John Lowerson (1993, 72) recommande, par exemple, « un modèle diffusionniste qu'il est difficile de ne pas accepter, dans lequel le mouvement est descendant et se diffuse à partir des Public Schools réformées et de leurs imitateurs ». De façon similaire, la culture populaire impériale est souvent présentée, dans des travaux récents, comme n'étant guère plus que de la propagande bourgeoise, perpétuant le mythe que la bourgeoisie – et plus généralement la culture Britannique – est piteusement à la remorque de la mode aristocratique (Mackenzie, 1985 ; Wiener, 1980). Toutefois, comme les historiens du loisir ont commencé à l'accepter, le problème de tels modèles de « diffusion » et de « contrôle social » est qu'ils négligent les voies par lesquelles les identités s'engendrent et se construisent culturellement (Bailey, 1989 ; Cunningham, 1990 ; Thompson, 1981).

Au cours de la discussion la plus récente et importante de ces thèses, P.J. Cain et A.G. Hopkins argumentent que cette période fut le témoin de la consolidation culturelle d'un « capitalisme de bonnes mœurs » [*gentlemanly capitalism*] comme agent social de l'impérialisme Britannique. L'alliance entre l'intérêt des propriétaires terriens et la City de Londres, qui avait dominé le régime pendant le XVIII^e siècle, s'était vue transformée au milieu du XIX^e par un nouvel ordre de conventions, basé sur le développement rapide du secteur des services, particulièrement dans le sud-est de l'Angleterre. Minorant l'influence des

fabriques et de l'industrie, Cain et Hopkins soulignent néanmoins résolument l'origine domestique de l'impérialisme, comme « part intégrante de la configuration de la société Britannique » (Cain et Hopkins, 1993, 46). Encore leur argument réduit-il trop souvent le « capitalisme de bonnes mœurs » à un instrument des vieux intérêts financiers et aristocratiques : « l'homme de la bourgeoisie était entraîné dans la lutte contre le radicalisme et ses vagues conséquences, la démocratie » (Cain et Hopkins, 1993, 33). Ils soulignent aussi l'importance des Public Schools réformées et des universités comme transmetteurs critiques des valeurs de la bonne éducation (Cain et Hopkins, 1993, 31-34 et 122-123). Bien que Cain et Hopkins aient sûrement raison de porter attention à l'importance des services financiers et des retours sur les investissements outre-mer, leur analyse a plus de succès dans la définition des éléments qui firent cette nouvelle culture capitaliste que ceux qui firent la bonne éducation. Dans leur étude de la distinction, par exemple, le genre [*gender*] pêche par son absence. D'ailleurs, le spectre temporel et géographique large du travail de Cain et Hopkins, en dépit de ses nombreuses qualités pour ses arguments d'ensemble, obscurcit les formes spécifiques des langage et contexte culturels qui expliquent pourquoi les décennies du milieu de l'ère Victorienne représentent un tournant si dynamique pour la définition du « bon ton ».

L'invention de l'alpinisme Victorien démontre que les hommes de la bourgeoisie n'étaient pas cooptés, ni ne recevaient passivement une culture ancienne de bonne éducation, mais au contraire construisirent activement une masculinité assertive pour défendre leur sens imaginé de la puissance impériale Britannique. Le récit spectaculaire d'Albert Smith ne séparait pas les Alpes de l'appréciation romantique de la nature, et incita les hommes ambitieux de la bourgeoisie professionnelle à faire l'ascension du Mont Blanc. Durant une « décennie de crise », du milieu des années 1850 au milieu des années 1860, les hommes de la bourgeoisie ressentirent la crainte que la Grande Bretagne se transforme en une société riche mais au caractère viril amoindri (Hyam, 1976, 70-85). Dans les années 1860, ces anxiétés se traduisirent en des formes plus

agressives de la culture bourgeoise de bonne éducation, comme l'ascensionnisme dans les Alpes. Les alpinistes de la bourgeoisie adoptèrent les langages de l'aventure, et des explorateurs contemporains de l'Arctique et de l'Afrique, pour décrire leurs ascensions. Ces langages transformèrent les ascensions des cols et sommets vierges en des représentations de la masculinité britannique et de la « conquête » impériale. Le Matterhorn [Cervin] devint le point focal de ces tendances, et sa première ascension en 1865 marque la fin de l'« Âge d'Or » de l'alpinisme.

— I —

Au printemps suivant son ascension du Mont-Blanc, Albert Smith la mit en scène à l'Egyptian Hall, à Piccadilly. Le spectacle de Smith était le dernier dans la tradition des shows et panoramas populaires combinant divertissement et instruction (Altick, 1978 ; Fitzsimons, 1967 ; Thorington, 1934). Smith apporta son sens de l'humour irrévérencieux pour brocarder les événements contemporains et personnifier les touristes qui, à la vue du Mont-Blanc et le guide à la main, citaient Byron de manière erronée (Goodman, 1885, 28) :

Le Mont-Blanc est le monarque des montagnes,

*Elles le couronnèrent il y a longtemps,
Mais qui ont-elles trouvé pour mettre
dessus,*

Nous ne savons pas exactement.¹

Smith arrangea la mise en scène avec « des peaux de chamois, maïs, Alpenstocks, paniers de vendangeurs, sacs de montagne et autres objets appropriés » (Thorington, 1934, 168). A l'entracte, des Saint-Bernard déambulaient dans la salle avec des chocolats en forme de tonneau autour du cou.²

Cette divertissante alchimie propulsa l'ascension de Smith au sommet du box-office. Durant ses deux premières saisons, le spectacle attira près de 200 000 personnes, avec une recette globale supérieure à 17 000 Livres. A la fin de 1853, *The Times* écrivait que le show de Smith « semble maintenant un des "lieux de Londres" – tout comme St Paul's, Westminster Abbey, et Monument. » Smith, qui donna plusieurs spectacles de commande, servit même de guide pour le Prince de Galles sur les glaciers de Chamonix. Il fit fortune grâce à son spectacle, pour beaucoup par l'intermédiaire des multiples marchandises ayant trait au Mont-Blanc, et des Mont-Blanc miniatures. Après six ans et deux mille représentations, Smith arrêta son spectacle en 1858³ (Blakeney, 1953/54, 279 ; Thorington, 1934, 174, 180, 188).

Qu'est-ce qui rendit le spectacle de Smith si populaire ? Smith encouragea les spectateurs à s'imaginer eux-mêmes en Suisse, réalisant leur propre ascension du Mont-Blanc. *The Times* (30 novembre 1852) pensait que l'ascension était « plus plaisante à réaliser en imagination » à l'Egyptian Hall que sur la montagne elle-même. Considérons la description suivante comme un possible communiqué de presse rédigé par l'agent de Smith :

[Son] incontestable habileté en tant que conférencier, sa rapide mais distincte prononciation, son génie de l'humour, son sens aigu du ridicule qu'il exhibe comme un poisson hors de l'eau – John Bull à l'étranger – et ses décors bien sélectionnés et peints, joints à sa soigneuse attention du confort de l'auditoire, lui permettent d'obtenir un succès sans précédent, si bien que tout homme ou femme, tout garçon ou fille, qui a visité la métropole durant les six dernières années a été capable de « faire » l'ascension du Mont-Blanc en substitut, et de la réaliser pour lui-même (ou elle-même) presque aussi belle que s'il (ou elle, au cas

1. Les vers de Byron, dans *Manfred* (l.i.60-63), disent :

Le Mont-Blanc est le monarque des montagnes,
Elles le couronnèrent il y a longtemps
Sur un trône de rocs, dans une robe de nuages,
Avec un diadème de neige.

2. *Illustrated London News* 21 (25 décembre 1852) : 565 ; *Punch* 24 (18 juin 1853) : 254.

3. *Illustrated London News* 23 (10 décembre 1853) : 494 ; et *The Times* (18 septembre 1894, 6 décembre 1853). Les publicités de Smith incluaient des listes considérables de qui avait prêté attention au spectacle : Egyptian Hall File, Theatre Museum, London (cf. Simkin, 1986, 68-71)

où) avait gravi la face neigeuse de la reine des montagnes d'Europe, avait traversé ses ravins redoutables, entendu le tonnerre de ses avalanches, et s'était assis au sommet, s'émerveillant à la vue des sommets rosés de ses montagnes sœurs à la tombée du jour, buvant ici et maintenant un verre de champagne à la santé de Sa Gracieuse Majesté la Reine Victoria.¹

C'est parce que Smith transforma le plaisir passif de la mise en scène en une ascension du Mont-Blanc par procuration que le spectacle eut un tel succès. Smith fut rapidement louangé par de nombreux imitateurs qui suivirent ses pas vers le sommet, ce qui fut réellement un cas d'imitation de l'art par la vie.

Pourquoi Albert Smith eut-il la capacité d'exercer cette influence ? Le spectacle du Mont-Blanc donna à l'une des auto-représentations possibles de la bourgeoisie, une forme culturelle spécifique. La prospérité et l'expansion économiques de la bourgeoisie professionnelle au milieu de l'ère Victorienne accrurent la compétition pour les symboles du statut social qu'Albert Smith orienta vers l'ascension des montagnes. Alors que la « construction de la bourgeoisie » est souvent datée antérieurement, du XVIII^e siècle jusqu'au milieu du XIX^e, les changements structurels dans les secteurs économiques à la fois de l'industrie et des services, avaient concentré une puissance et un pouvoir sans précédents dans les mains de la bourgeoisie professionnelle de Londres et de quelques villes de province (Cain et Hopkins, 1993, 107-128 ; Reader, 1966, 207-211). Bien que de tels changements aient façonné les larges contours de cette « classe à la recherche d'une image » (Girouard, 1977, 1-4), les constructions des identités de la bourgeoisie étaient caractérisées tout autant par la confusion et les circonstances contingentes que par des forces fonctionnelles. Le changement social produisit l'opportunité, mais sans en dicter le contenu, de la diffusion massive des codes culturels liés au statut, à la distinction, et à la masculinité. Comme

A.J. Banks le notait, l'accroissement remarquable de la dépense de la bourgeoisie concernant les « marques de la distinction » était le résultat « non pas tant de l'élévation du prix des éléments matériels du mode de vie de la bourgeoisie qu'une extension du nombre et des formes de ceux-ci » (Banks, 1954, 101). Des historiens plus récents semblent avoir indûment négligé le rôle d'Albert Smith et d'autres célébrités et entrepreneurs dans la détermination des modèles de la culture et des loisirs de la bourgeoisie.

Avant son divertissement sur le Mont-Blanc, Albert Smith avait obtenu un modeste succès en tant que satiriste du *Punch* et d'autres journaux en écrivant à propos de cette redéfinition de la distinction et du loisir² (Collini, 1991 ; Cross, 1985, 90-125). Dans *The Natural History of Stuck-up People* [L'histoire naturelle des gens prétentieux], Smith décrivait la gentry comme « participant largement de la nature des champignons – d'autant qu'elle n'a pas seulement bondi avec grande rapidité vers son élévation présente, mais s'est aussi extirpée d'un moule de finesse contestable. » Le travail de Smith le plus connu dans le genre était peut-être *The Natural History of the Gent* [L'histoire naturelle de l'Homme distingué], l'un des best-sellers du XIX^e siècle. *The Gent* était une version revue de *the Regency Dandy* [le Dandy de la Régence], et il posait une nouvelle fois la bonne vieille question : qu'est-ce qu'un gentleman ? Dans *The Gent*, Smith décrivait les accessoires de la fausse distinction, « incluant toujours le châte parsemé d'étoiles et le cigare al fresco par lequel vous pouvez reconnaître l'Homme distingué, même si vous le rencontrez au sommet du Mont Blanc – un lieu, cependant, où il est peu vraisemblable de le rencontrer. Il préfère Windmill Hill »³ (Altick, 1969, 25 ; Smith, 1947a, viii ; Smith, 1947b, 30-31). L'Homme distingué n'était jamais un gentleman ni un alpiniste.

Alors que Thackeray et d'autres écrivaient des livres sur les « fâcheux » et les

1. British Library, Add. MSS 35027, fol. 122 ; et New York Public Library, Theatre Collection, Albert Smith, liasse de coupures de journaux. Partiellement publié dans *l'Alpine Journal* 41 (1929) : 250-251.

2. Cf. Bodleian Library, MS.ENG.lett.d.398, fols. 70-84.

3. Windmill Hill : site préhistorique du Wiltshire, proche d'Avebury, à 140 km à l'ouest de Londres, qui a donné son nom à la première civilisation néolithique de Grande-Bretagne (NdT).

« snobs » dans la veine des succès de Smith, celui-ci concentrait sa virulente et brûlante satire sur une classe unique (Reach, 1847 ; Thackeray, 1848). Considérons la lettre écrite par Smith à son ami William Howard Russell, pour féliciter le journaliste du succès de son livre sur l'*Indian Mutiny*.¹ Smith ne mâchait pas ses mots, même s'il mélangeait ses métaphores :

« J'aime particulièrement le point de vue que tu as pris sur ces snobinards verbeux conventionnels, tous ces Anglo-Indiens suants et prétentieux desséchés par le vent, qui se croient quelqu'un là-bas alors qu'ils ne sont qu'un ensemble de cerveaux défoncés au curry, d'intestins à Chutney, de picoteurs de pawnee, de boursoflés au chow-chow, de fils de garce irrités par la chaleur harcelant sans cesse leur boy, et d'ailleurs qu'ils aillent au diable. »²

Personne ne peut accuser Smith d'être mielleux. Son spectacle du Mont-Blanc était un prolongement de ses premiers travaux satiriques, et non un procédé déviant de ses habitudes. Smith tenait sa grande popularité du fait que, sur scène comme dans ses écrits, il troublait les relations entre le bon ton et la vulgarité, le sacré et le profane.

En effet, les spectacles du Mont-Blanc de Smith contribuèrent au déclin de la légitimité culturelle du pittoresque et du sublime dans les Alpes. Le 6 octobre 1856, *The Times* écrivait : « une véritable manie du Mont-Blanc s'infiltré dans les têtes de nos compatriotes » : « Le Mont-Blanc doit partager le destin de ses prédécesseurs. Sa majesté est vieillie, son "diadème de neige" un simple décor de théâtre de pacotille, et ses terreurs produits par les arrangements décoratifs à peu près aussi épouvantables que les mystères des souterrains de la Tamise. » D'après le *Daily Telegraph* du 24 mai 1860, « Piccadilly et le Mont-Blanc sont devenus alliés dans l'esprit du

public et, les choses étant ainsi, il est impossible de penser l'un sans lui associer l'autre. » Quelques rares arbitres du goût étaient cependant mécontents que les Alpes ne demeurent pas identifiables avec la révérence distinctive à la nature. John Ruskin, qui était à Chamonix quand Smith retourna au Mont-Blanc, écrivit à ce moment-là : « Il y a eu une ascension Cockney du Mont-Blanc, dont nous entendrons bientôt parler à Londres. » A cette époque, le mot cockney connotait un Londonien à l'esprit étroit et vulgaire, au contraire de quelqu'un d'éduqué et distingué (Jones, 1989), représentation qui se prolongea jusque dans les années 1890 (Brendon, 1991, 81-100). En 1856, Herman Merivale, sous-secrétaire permanent à l'Inde, écrivait que Zermatt était devenu « un second Chamonix ; mais avec rien, du moins encore, du Cockneyisme, de l'Albert-Smitherie, de l'amusement, du divertissement, et de la vulgarité de cette station unique » (Cook et Wedderburn, 1909, 36 : 117-118 ; Merivale, 1856, 446). En sapant l'autorité de ces vieilles catégories esthétiques, Albert Smith transforma les gens et les pratiques considérés autrefois comme vulgaires en composantes intégrales de la distinction de la bourgeoisie.

Cette redéfinition de la distinction au milieu de la période Victorienne a été reconnue, mais les historiens ont sous-estimé l'étendue des modèles de distinction venant du « haut » de la bourgeoisie tout autant que ceux venant du « bas » de la classe supérieure. Ce qui est sûr, c'est que Smith exploita un désir d'émulation sociale. Comme le rapportait *Town Talk* du 3 octobre 1859 : « les très "prétentieux" personnages dont [Smith] abusait si cruellement sont maintenant, peut-être, ses plus ardents défenseurs, la file de voitures attelées autour de l'Egyptian Hall, et le fait que la Royauté patronne le spectacle représentant pour eux les plus grands attraits » (Broadley, 1911, 203). Mais les aspirants à

1. *Indian Mutiny*, ou Révolte des Cipayes – du nom des soldats indigènes enrôlés dans l'armée des Indes – contre leurs supérieurs coloniaux en 1857-1858. Sous un prétexte religieux (manipulation de cartouches préalablement enduites de graisse de porc ou de vache), mais aux racines socio-économiques et politiques plus profondes, cette révolte sanglante, suivie d'une répression qui le fut tout autant, conduisit au transfert de tous les droits sur le territoire de la Compagnie des Indes à la Couronne Britannique, et la mise en place d'un Gouverneur général portant le titre de Vice-Roi (NdT).

2. Albert Smith à William Howard Russel, n.d. [1860], Henry W. and Albert A. Berg Collection/Astor. Lenox, and Tilden Fondations. New York Public Library.

la distinction n'étaient pas seulement en quête des apparences traditionnelles propres au pays ou de l'imitation de ceux au-dessus d'eux dans l'échelle sociale. Pendant que quelques-uns couraient après ces vieux symboles du statut, un grand nombre de familles de la bourgeoisie évitait les modèles conventionnels de la consommation et rehaussait leur standard de vie à travers des activités de loisir qui ne pouvaient être décrites comme aristocratiques (Gunn, 1988, 17-43). Ils créèrent des cultures bourgeoises distinctives autour de ces nouveaux symboles du statut et des modèles du loisir, tels que les sports et les vacances d'été. L'ascension des montagnes combinait les deux à la perfection. Ironiquement, la grande ascension pour le statut social qu'Albert Smith engendra avec tant de force, créa précisément les conditions sociales qui permirent à l'ascensionnisme de prospérer : Albert Smith transforma littéralement les escaladeurs de l'échelle sociale en alpinistes.

- II -

Le spectacle du Mont-Blanc ferma ses portes en 1858, et Albert Smith mourut en 1860. Retiré de l'affiche, l'alpinisme continua néanmoins sans faiblir, même si le Mont-Blanc lui-même n'était plus le sommet de la mode. Pourquoi l'ascension des montagnes continua-t-elle d'être populaire au-delà d'Albert Smith ? Durant la décennie suivante, l'alpinisme se développa en un sport agressif, masculin, sous l'égide institutionnelle de l'Alpine Club, fondé à Londres en 1857 « pour faciliter l'association de ceux qui possèdent un goût semblable »¹ (Dangar et Blakeney, 1957, 26).

Qui adhéra à l'Alpine Club ? En 1858, Albert Willis, un membre du Barreau de

Birmingham, pensait que l'Alpine Club ressemblait « plus à une "collection d'hommes aux longues jambes" qu'à quoi que ce soit d'autre. »² Une analyse plus prosaïque peut être faite à travers l'*Alpine Club Register*, lequel propose des biographies détaillées de 823 hommes qui adhérèrent au Club entre 1857 et 1890 (Mumm, 1923-28).³ Pour être candidat à la cooptation, les membres aspirants devaient posséder une expérience d'ascension dans les Alpes ou bien d'évidents compétences littéraires ou artistiques relatives à la montagne. Une qualité sociale contribuait aussi, de facto, à l'identité distinctive de l'Alpine Club en tant que « Club pour gentlemen qui grimpaient aussi. »⁴ Ces politiques assuraient que le profil social de l'Alpine Club resterait quelque chose d'élevé, et le nombre de ses membres beaucoup plus faible que celui des clubs de montagne fondés à travers l'Europe dans les années 1860 et 1870.⁵ Ainsi, l'*Alpine Club Register* ne représente pas tant un tableau compréhensif de tous les grimpeurs Britanniques, qu'un tableau social de la construction culturelle de l'alpinisme Britannique comme sport distingué.

Le recrutement de l'Alpine Club se réalisait massivement dans la bourgeoisie professionnelle, comme le montre le tableau 1. Au milieu de l'ère Victorienne, l'appartenance à l'Alpine Club était particulièrement attrayante pour ce que l'on pourrait appeler les professions distinguées, incluant les banquiers, les avocats, les fonctionnaires de l'Etat, les clergymen, les propriétaires terriens, les doyens d'université, et les enseignants des Public Schools. A la fin du XIX^e siècle, hommes de loi et gentlemen propriétaires de terres ou d'autres formes de richesses, déclinèrent en nombre dans le Club, pendant que les médecins et les hommes d'affaires – spé-

1. Archives de l'Alpine Club, Londres : F7, B27, et B65.

2. Alfred Willis à James David Forbes, 18 juillet 1858, St Andrew's University Library, Forbes 1858/77.

3. Arnold Louis Mumm était un associé de l'éditeur Edward Arnold, et membre d'une famille bien connue de négociants en vin.

4. En 1935, un membre du club déclarait que l'Alpine Club était « unique en son genre – un club pour gentlemen qui faisaient aussi de l'alpinisme. « Montrant un balayeur des rues devant le Club, à Saville Road, il ajouta, « Je pense que nous ne voudrions jamais élire ce garçon même s'il était le plus subtil grimpeur du monde » (cf. Russel, 1988, 10).

5. A partir des années 1870, l'alpinisme était un sport européen, et pas seulement un sport Britannique en Europe. Des clubs alpins avaient été fondés en Suisse (1863), Italie (1863), Autriche (1869), Allemagne (1874) et France (1874). Cf. Lejeune, 1988, 25-26 ; Hansen, 1991, 471-475.

TABLEAU 1 : Appartenance à l'Alpine Club, 1857-1890. Pourcentage pour chaque profession.

	1857-63	1864-76	1877-90	1857-90
Hommes de loi	28,1	22,4	21	23,9
Hommes d'affaires	17,4	22,8	26,2	22
Enseignants	12,5	11,7	11,1	11,8
Fonctionnaires	8,5	10,7	6,3	8,6
Hommes d'église	7,8	6,2	7,1	7
Gentlemen (aristocrates)	6,4	5,9	4,8	5,7
Médecins	3,2	4,1	7,9	5
Militaires	2,8	6,2	3,2	4,1
Divers	9,6	8,3	7,9	8,6
Professions inconnues	3,6	1,7	4,4	3,2
Total	100	100	100	100
Nombre	281	290	252	823

Source. – A.L. Mumm, *Alpine Club Register*, 1857-1890, 3 volumes (Londres, 1923-28).

cialement les négociants et les ingénieurs – devenaient plus nombreux. Durant la période 1857-1890, les hommes d'affaires de la finance et du commerce surpassèrent en nombre ceux de l'industrie, ce qui semble confirmer le modèle général pour l'ensemble des businessmen Britanniques (Nenadic, 1991 ; Rubinstein, 1977). Plus significative que la distribution sectorielle des hommes d'affaires, cependant, est l'absence de presque tout membre aristocrate ou ouvrier, sauf une poignée. Les occupations diverses (« Divers » dans le tableau 1) incluaient seulement trois personnes identifiées comme des tisserands du Lancashire, parmi un nombre plus important mais faible d'architectes, artistes, bibliothécaires, savants et écrivains.

La perception contemporaine que la plupart des membres de l'Alpine Club était bien éduquée était fondée. Plus de la moitié des hommes de l'*Alpine Club Register* était allée à l'Université. Un sur quatre fréquenta Cambridge, un sur cinq Oxford, et presque un sur dix l'Université de Londres. Trinity College (Cambridge) était le plus fortement représenté des *Colleges d'Oxbridge*,¹ avec presque un sur sept des

membres de l'Alpine Club l'ayant inscrit dans son cursus universitaire. Légèrement plus d'un tiers des grimpeurs fréquentèrent les Public Schools, avec près de 10 % du total venant d'Eton, 8 % de Harrow, et 5 % de Rugby.

Malgré la reconnaissance de la prédominance de la bourgeoisie professionnelle, la diversité de l'appartenance à l'Alpine Club rend cependant toute généralisation sociologique difficile. Les affiliations politiques ou religieuses traversent l'ensemble du spectre. Néanmoins, l'*Alpine Club Register* suggère que dans la mesure où ces hommes représentaient une section particulière de la bourgeoisie professionnelle, plutôt qu'un groupe comme un tout, ils étaient plus vraisemblablement des Dissidents Libéraux que des Conservateurs Anglicans.² Les penchants culturels des grimpeurs les ont souvent amenés à soutenir que le Club était primitivement composé de clergymen, savants et doyens, ou ce que l'on appelle habituellement l'« aristocratie intellectuelle. » A la lumière des figures ci-dessus, cependant, l'Alpine Club apparaît comme plutôt représentatif d'un groupe assez large et diversifié de « capitalistes

1. *Oxbridge* est la contraction d'Oxford et Cambridge, les deux villes universitaires concentrant les Colleges les plus prestigieux fréquentés par les élites sociales (NdT).

2. Les Dissident libéraux (Liberal Dissenters) étaient des progressistes, développant des idées nouvelles remettant en question l'organisation sociale, à l'inverse des Conservateurs anglicans (Tory Anglicans), puissants et influents piliers de la société traditionnelle (NdT).

distingués » (Annan, 1955 ; Cain et Hopkins, 1993 ; Clark, 1953). L'Alpine Club était l'une des nombreuses associations nationales volontaires qui construisirent une sphère publique pour la socialisation d'hommes aux origines diverses (Morris, 1990).

La niveau des occupations professionnelles et le nombre modeste des grimpeurs qui reçurent une éducation dans les Public Schools suggèrent que la philosophie de l'athlétisme de celles-ci eut une faible influence directe sur l'émergence de l'alpinisme. Thomas Arnold ne pouvait que rêver enseigner, à Rugby, à des auditoires aussi larges que ceux d'Albert Smith. Plus de personnes passèrent les portes de l'Egyptian Hall qu'il ne s'en affronta sur les terrains de jeu d'Eton. Alors qu'on ne doit pas sous-estimer la large influence culturelle dont bénéficia l'athlétisme des Public Schools plus tard au cours du XIX^e siècle – quand un petit nombre de maîtres et de doyens emmenaient grimper leurs étudiants – elles n'initièrent cependant qu'un faible nombre de grimpeurs au sport. En effet, l'alpinisme et l'athlétisme semblent avoir émergé brusquement à la même époque, de manière indépendante, mais pour des causes largement similaires.

Alpinisme et athlétisme cultivèrent tous deux le caractère viril [*manliness*], une catégorie large et variée dans la Grande Bretagne Victorienne incluant des éléments de vigueur ou santé physique, des qualités patriotiques ou militaires, des traditions de chevalerie et d'honneur, et des codes de conduite morale et politique (Girouard, 1981 ; Haley, 1978 ; Hyam, 1990, 25-87 ; Vance, 1985). Les qualités héroïques et militaires étaient des symboles particulièrement parlants de l'identité nationale Britannique. La masculinité des Anglais qui s'opposait à l'effémination des Français¹ fut un trope central dans la redéfinition culturelle de l'aristocratie et des strates élevées de la société

Britannique pendant les guerres contre la France et l'expansion de l'Empire durant le XVIII^e siècle et le début du XIX^e (Bayly, 1989 ; Colley, 1992a ; Colley, 1992b, 164-193, 251-253 ; Newman, 1987 ; Stone, 1994). Mais il serait faux d'identifier les vertus martiales aux valeurs aristocratiques. Ces qualités furent adaptées, dans le même temps où elles étaient adoptées par les hommes de la bourgeoisie.

Les membres de l'Alpine Club redéfinirent la montagne et l'alpinisme en relation avec la masculinité et à la puissance Britanniques.² G.C. Swayne, un clergyman, notait que le danger de passer trop de temps dans les « *relaxations du plaisir efféminé* » s'accroissait parce que le nombre d'hommes de loisir « *s'accroissait avec notre population et notre prospérité* » : « *Des centaines d'esprits Britanniques élevés, bien éduqués, aux bonnes manières, avec des goûts et sympathies élevés, bienheureux, avec une vigueur abondante mais avec des moyens modérés, trouvent impossible de satisfaire la grande envie nationale de sport dans le cadre de liens anciennement établis ou dans les moments prévus. Dorénavant, il est devenu nécessaire de chercher de nouvelles méthodes et scènes de sport* » (Swayne, 1859, 456). Ces nouveaux sports aspirèrent les vieilles traditions de la catégorie virile. Le savant Ecossais James David Forbes, un des premiers membres honoraires de l'Alpine Club, recommandait la Suisse comme lieu propice pour « *des milliers de cockneys et Parisiens irrécupérables* » à ce qu'ils cultivent « *l'esprit de la vie au grand air* » : « *Un voyage alpin est sans doute l'approche la plus évidente pour un civil ordinaire pour se mettre en situation de campagne. Il trouve quelque excitation, beaucoup de difficultés et privations de temps de guerre, sans aucun de ses aspects dégoûtants et atroces. Il combat seulement les éléments, ne prend*

1. G.L. Mosse (1997, 55) précise que le stéréotype du jeune Anglais, bien fait, grand et robuste, s'opposait aux « *créatures efféminées* », stéréotype vilipendé comme « *l'apanage des ennemis héréditaires de l'Angleterre : les papistes, les Espagnols et les Français* » (NdT).

2. Roper et Tosh (1991, 2) soutiennent que la masculinité est définie en relation à la féminité et au pouvoir social et critiquent les récents travaux historiques sur la catégorie de la virilité parce qu'ils laissent les femmes de côté. Sur les femmes et l'alpinisme, cf. Hansen, 1991, 275-324.

d'assaut que les forteresses de la nature et, cependant, il a continuellement en tête la conscience de la puissance qui l'entoure, et parfois l'intimide » (Forbes, 1875, 286-288). Les alpinistes Britanniques s'approprièrent quelques-unes des plus vieilles associations culturelles incarnées au travers du service militaire et des sports de plein air, mais rejetèrent les vieilles pratiques elles-mêmes.

La plupart des sports de plein air n'était, par exemple, ni suffisamment accessibles ni assez bon marché – et souvent simplement trop sanguinaires – pour satisfaire le désir d'un exercice vigoureux par le sport. Futur avocat, Frederic Harrison s'interrogeait ainsi en usant d'un langage affirmatif de conquête : « *Quel homme peut sérieusement comparer la poursuite d'un pauvre renard nuisible, avec l'enthousiasme de l'attaque d'un col vierge, ou le ravissement de la course en laquelle consiste la conquête d'un nouveau sommet ?* » (Harrison, 1908, 108).

Entre les milieux des années 1850 et 1860, un série de crises militaires mina la confiance suffisante dans la virilité et la puissance Britanniques. Les actions héroïques mais incompétentes de l'armée dans la guerre de Crimée, les massacres lors de l'*Indian Mutiny*, la seconde guerre de l'opium avec la Chine, la menace de l'invasion par la France qui conduisit à la formation du *Volunteer Corps* en 1859-60, les conflits avec les Maoris en Nouvelle-Zélande, l'agitation autour de la guerre de Sécession américaine, et les controverses concernant le Gouverneur Eyre en Jamaïque au milieu des années 1860 – chacune provoqua anxiété et débat à propos du déclin de la puissance Britannique (Cuuningham, 1975 ; Hall, 1992). En 1857, le Vicomte Palmertson se plaignait en privé que, à travers l'Europe, on « *parlait, écrivait, et imprimait [que la Grande Bretagne] était une puissance de second rang* » (Chamberlain, 1988, 112). Ces événements créèrent un climat dans lequel les hommes de la bourgeoisie élevèrent les exploits des athlètes et les aventures des alpinistes au rang de symboles culturels de la masculinité, du patriotisme, du caractère national, et de la puissance impériale Britanniques.

- III -

Au début des années 1860, la rhétorique de l'exploration et de la découverte transforma l'alpinisme Britannique dans les Alpes. Après qu'Albert Smith eût affaibli les associations de schèmes culturels qui avaient réduit les formes de loisirs dans les Alpes à une étroite palette d'expériences esthétiques, les hommes de la bourgeoisie de l'Alpine Club investirent l'ascension des montagnes avec un esprit nouveau. Beaucoup d'hommes qui étaient d'abord allés à l'*Egyptian Hall* pour réaliser par procuration l'ascension du Mont-Blanc s'en furent rapidement dans les Alpes pour expérimenter le frisson de l'exploration impériale et la découverte scientifique.

L'Alpine Club lui-même avait adopté sa structure et sa terminologie des sociétés savantes et scientifiques de Londres (Morus, Schaffer & Secord, 1992). Dans la première publication du Club, *Peaks, Passes and Glaciers*, John Ball, un membre Libéral du Parlement récemment à la retraite, écrivait qu'« *était ressenti un désir croissant d'explorer les régions inconnues et peu fréquentées des Alpes.* » Ball soutenait que ce désir était motivé par un mélange d'« *amour de l'aventure et quelque intérêt scientifique comme résultats des voyages en montagne* » (Ball, 1859, vi). Mais l'aventure prédominait sur la science, laquelle, dans la tradition amateur distinguée, consistait en de brèves incursions dans la botanique, la géologie, la météorologie et la photographie. Bien que quelques grimpeurs portaient des thermomètres et des baromètres, ils ajoutèrent peu aux premières recherches scientifiques dans les Alpes effectuées par Horace Bénédicte de Saussure, Louis Agassiz et James David Forbes.

Au lieu de cela, les membres de l'Alpine Club focalisèrent leurs énergies sur l'achèvement des premières ascensions. Ball notait avec satisfaction que le Mont-Rose, le Dom des Mischabel, le Grand Combin, l'Alleleinhorn et le Wetterhorn avaient tous été gravis par des Anglais durant les cinq années précédentes. Les recensions de *Peaks, Passes, and Glaciers* attribuaient la domination Anglaise sur l'alpinisme au caractère national Anglo-Britannique, le *Chambers's Journal* croyait

que les alpinistes « offraient un exemple frappant de la prééminence de nos compatriotes sur tous les autres dans les matières requérant détermination, intrépidité, habileté. » Le *Fraser's Magazine* réfléchissait sur « comment tout cela est typiquement Anglais, et indicatif de cette disposition pour les excursions, grimper, l'amour de l'exercice » des Anglais. « Si l'on parle d'un endroit inconnu dans lequel aucun Anglais n'a pénétré », observait *The Times*, « il n'a de cesse, alors, à être le premier à le visiter. »¹

Les expéditions récentes dans l'Arctique et en Afrique avaient procuré une large audience au discours de la découverte. Les explorateurs du milieu du XIX^e siècle voulaient atteindre l'espace inexploré afin de combler les blancs sur la carte, spécialement ces lieux chargés d'imaginaire qu'étaient le passage du Nord-Ouest ou les sources du Nil (Goetzmann, 1986, 97-126 ; Pratt, 1992, 15-37). Entre 1848 et 1857, par exemple, une bonne douzaine d'expéditions s'élançèrent en Arctique pour retrouver John Franklin. En Afrique, les expéditions de David Livingstone, Richard Francis Burton et John Hanning Speke étaient aussi largement célébrées pendant cette période. La Royal Geographical Society, fondée en 1830, tint lieu de remarquable forum à ces explorateurs, pour rendre compte de leurs découvertes et les faire reconnaître (Livingstone, 1992 ; Riffenbourg, 1993, 29-68 ; Stafford, 1989).

Ces expéditions Arctiques et Africaines fournirent le vocabulaire approprié pour décrire l'ascension des montagnes. Par l'adoption du langage de l'exploration, les grimpeurs Britanniques s'imposaient eux-mêmes la tâche de gravir chacun des sommets majeurs des Alpes. C'est ainsi que, dans un éditorial sur les « Aventuriers des Alpes », daté du 29 août 1860, *The Times* écrivait :

*Nous serions parmi les derniers à dis-
créditer toute manifestation légitime du
véritable esprit Anglo-Saxon. Nous savons
bien que le courage reconnu de l'individu*

*Anglais maintient notre prestige contre les
prétendues insuffisances de notre organisa-
tion navale et militaire. Le touriste Anglais
en Suisse ressent qu'il a une certaine image
à défendre... Cela doit être une direction
étrange et même fantastique à prendre pour
l'héroïsme, mais nous sommes persuadés
que l'étoffe qui a fait gagner et reconquérir
les Indes et défendre Gibraltar a laissé sa
marque sur de nombreux sommets de
l'Oberland Bernois et des Alpes Pennines.*

Les crises contemporaines concernant la performance de l'armée Britannique rehaussèrent l'importance de l'alpinisme et de l'exploration comme symboles du prestige et de l'identité nationale. L'exploration de territoires inconnus et l'achèvement des premières ascensions devint la plus haute aspiration des grimpeurs de la bourgeoisie.

La seconde série des *Peaks, Passes, and Glaciers*, en 1862, fit la démonstration du plein épanouissement du langage de l'exploration. L'éditeur, E.S. Kennedy, un philanthrope, justifiait le nouveau volume en soulignant fièrement « l'accroissement du nombre des nouvelles ascensions, nouveaux cols et nouvelles aventures, impliquant un très large champ d'exploration. » Kennedy espérait qu'une longue tentative sur l'Islande – le seul endroit considéré en dehors des Alpes – inviterait à visiter l'île, si bien que « le blanc sur la carte de l'Islande pourra rapidement être comblé » (Kennedy, 1862, 1 : v-vi).

Les grimpeurs aussi décrivaient leurs premières ascensions en des termes de « conquête » des Alpes. Leslie Stephen, qui devint plus tard doyen à Cambridge, notait en 1861 que le Schreckhorn « restait toujours non conquis » (Kennedy, 1862, 2 : 4). Stephen admettait qu'il était attiré par le Schreckhorn pour l'immortalité que la première ascension octroierait : « et tant que Murray et Baedeker décriront ses merveilles pour le plus grand bien des futures générations de touristes, son premier conquérant passera à la postérité en se cramponnant à ses jupes » (Stephen, 1871,

1. *Chambers's Journal*, 3e série, 12 (23 juillet 1859) : 63 ; *Fraser's Magazine* 60 (août 1859) : 232 ; *Bentley's Quarterly Review* 2 (octobre 1859) : 216 ; *Athenaeum* 33 (4 juin 1859) : 738 ; *The Times* (7 octobre 1859), p. 9. Quelques revues furent écrites par des grimpeurs et offrent avec évidence comment ils se voyaient eux-mêmes aussi bien que comment ils étaient vus par les autres. John Ball, qui édita le volume sujet de passages en revue, a pu rédiger les articles dans *Fraser's* et *Bentley's Quarterly* (cf. Houghton, 1972, 2 : 445).

73-74). Ce désir de renommée fut une motivation importante pour les premières ascensions. Considérons le langage de l'avocat R.W. Elliot-Forster, lequel hésita pour décider du sommet à atteindre : « *Nous tîmes un conseil de guerre pour savoir lequel attaquer ; mais quand nous entendîmes de Weissenfluh [leur guide] que la neige sur le plus haut sommet du Thierberg n'avait jamais été foulée par un pied humain, au contraire du Sustenhorn qui, comme nous le savions, avait été grimpé quatre ou cinq fois, cela ne requit pas beaucoup de délibérations pour déterminer ce qu'il y avait à faire : aussi, le commandement fut-il donné, – "A droite, pas cadencé !" et nous partîmes pour le Thierberg* » (Kennedy, 1862, 2:88). D'autres suivirent le même chemin, et de nombreux Victoriens utilisèrent des métaphores militaires similaires et le langage de la conquête pour décrire leur ascension (Robertson, 1977, 133).

La conquête de la montagne transféra le prestige de la montagne vers l'alpiniste. Après que cinq guides Suisses aient conduit huit grimpeurs Anglais au sommet du Lyskamm, J.F. Hardy, un doyen de Cambridge, rapporta qu'ils ôtèrent leurs chapeaux et chantèrent avec cœur le God Save the Queen : « *Ce noble et vieil hymne fait ressentir en nos cœurs des pensées heureuses du pays et de la patrie, rend scintillants nos yeux brillants, et réchauffe nos cœurs réjouis par le succès.* » Après leur ascension, d'autres grimpeurs qui avaient aspiré au Lyskamm, s'ingénierent à changer leur plan. William Matthews, un géomètre de Birmingham, s'engagea dans une autre direction parce que le Lyskamm « *paraissait bien moins intéressant maintenant que son prestige avait disparu.* » Edward North Buxton, un brasseur, notait que « *nos espérances pour le Lyskamm étaient flétries ; mais parmi le groupe du Mont-Rose, le Nordend était encore inviolé par le pied humain, et par conséquent nous nous déterminâmes à faire de notre mieux pour laisser les marques des clous de nos brodequins sur le sommet* » (Kennedy, 1862, 1 : 392 ; 2 : 413 ; 2 : 403).

La semaine même où ces grimpeurs prétendaient au Lyskamm, John Tyndall achevait la première ascension du Weisshorn. Dans son livre *Mountaineering in 1861*, le physicien rappelait quelle fut sa motivation de continuer à grimper. Tous deux, Tyndall et son guide, Johann-Josef Bennen, souffraient de fatigue. Requinqués par l'alimentation et la boisson, Bennen regarda la montagne et s'exclama : « *"Herr ! wir müssen ihn haben",¹ et sa voix, comme il parlait, pénétra mon cœur. Je pensais aux Anglais dans la bataille, aux qualités qui les avaient rendus fameux, c'était la grande qualité de savoir ne pas faiblir ; de combattre par devoir même après qu'ils aient cessé d'être animés par l'espoir. De telles pensées ont une valeur dynamique, et m'aident à m'élever par-dessus les rochers.* » Le langage de Tyndall a été marqué par les lignes du personnage romantique et troublé d'Ulysse, de Tennyson, qui devint aussi la devise d'une dernière génération d'explorateurs polaires : « *Lutter, chercher, trouver, et ne pas se rendre.* » L'ascension de Tyndall se conclut lorsque « *Je marchais sur la plus haute plaque de neige de la montagne, et le prestige du Weisshorn s'en était allé à jamais.* »²

– IV –

Au milieu des années 1860, le Matterhorn [Cervin] demeurait le plus important sommet non gravi. « *La montagne,* » écrivait l'avocat Vaughan Hawkins après une tentative avec Tyndall, « *a une sorte de prestige d'invincibilité qui n'est pas sans influence sur l'esprit* » (Hawkins, 1861, 289). Le Matterhorn attira aussi trois négociants de Liverpool, un ingénieur de Leeds, un jeune aristocrate, un étudiant, un clergyman, et un graveur. Mais ces grimpeurs Britanniques n'avaient pas la montagne pour eux seuls, car l'alpinisme devint également un symbole de virilité nationale à travers le reste de l'Europe. Jean-Antoine Carrel, un maçon du cru, et guide, fit la première tentative de l'ascension du Matterhorn en 1857. Carrel servit

1. « Monsieur ! on doit se la faire. »

2. Tyndall (1862, 55) ; *Illustrated London News* 39 (7 septembre 1861) : 241. Sur l'usage de Tennyson au pôle Sud, cf. Huntford (1985, 117, 522).

parmi les Bersaglieri durant les guerres d'unification italiennes, et au début des années 1860 il tenta de gravir il Cervino pour l'honneur de sa vallée natale et de la nation Italienne. En 1865, par exemple, Carrel conduisit une expédition commanditée par un ingénieur et grand personnage, Felice Giordano, qui dit au ministre des finances Italien : « *J'irai et planterai là-haut notre drapeau le quel y sera le premier. C'est l'essentiel* »¹ (Rey, 1907, 136).

Leur plus persistant rival Britannique était Edward Whymper, un graveur de Lambeth, dont la jeunesse fut saturée de rêves d'aventures, de découvertes et d'explorations. Whymper assista au spectacle d'Albert Smith sur le Mont-Blanc en 1858. Il lut avec avidité les récits de voyages en Arctique et trouva un récit de la recherche de Franklin « *extrêmement intéressant, car il décrit une région du Groenland qui n'avait jamais été visitée jusqu'ici sauf par les indigènes, et encore, très rarement.* »² En 1860, Whymper alla dans les Alpes du Dauphiné afin de dessiner des illustrations pour William Longman, un membre de l'Alpine Club. Par la suite, Whymper déclara qu'il était allé pour la première fois dans les Alpes « *dans l'espoir d'y acquérir un savoir tel sur la neige et la glace qu'il pourrait peut-être [lui] procurer une place dans une future expédition Arctique Anglaise.* »³ Dans sa contribution à *Peaks, Passes, and Glaciers*, Whymper avance que le Dauphiné offrait un large réservoir de sommets inexplorés et non gravis. « *Seulement quelques voyageurs, de temps en temps, ont essayé de porter attention au [Dauphiné], mais il demeure à cette heure pas mieux connu que l'intérieur de l'Afrique.* » La région est, continuait Whymper, « *une mine parfaite, pleine de trésors, et offre une noble champ d'explorations pour les voyageurs – ou touristes comme moi, dont le temps et l'esprit ne leur permettront pas de s'abandonner à des excursions plus grandes* » (Kennedy, 1862, 2:224).

Après plusieurs échecs sur le Matterhorn durant plusieurs années, Whymper mit en commun ses forces avec d'autres grimpeurs Britanniques et leurs guides, et achevèrent la première ascension le 14 juillet 1865. « *Le monde était à nos pieds,* » écrivit Whymper (1871, 392) à leur arrivée au sommet, « *et le Matterhorn était conquis* » (Hansen, 1991, 162-214 ; Stewart, 1983). Whymper jeta des rochers en direction des Italiens pour annoncer son succès, pendant que Michel Croz, un guide de Chamonix, attacha sa chemise à un alpenstock en guise de drapeau improvisé. Durant la descente, un grimpeur inexpérimenté glissa et tomba. Whymper et deux guides Suisses survécurent parce que la corde les rattachant aux autres grimpeurs cassa, quatre alpinistes plongeant dans le glacier 1400 mètres en contrebas.

La nouvelle de l'accident fit sensation en atteignant Londres, et les récits de la tragédie révèlent les tensions persistantes entre la distinction, la masculinité, et le langage de la conquête. L'attaque la plus célèbre contre les alpinistes, dans *The Times* du 27 juillet 1865, qualifia l'ascension d'« *absolument incompréhensible* » et demanda : « *Mais est-ce la vie ? Est-ce un devoir ? Est-ce le bon sens ? Est-ce admissible ? N'a-t-on pas tort ?* » Alors que les adversaires et défenseurs de l'alpinisme provoquaient une variété de discours sur le risque et la religion, la masculinité et la moralité, l'intérêt du débat consistait dans les dimensions par lesquelles le langage de l'exploration et de l'Empire permettaient aux alpinistes de défendre leur sport en même temps que leur patriotisme. Charles Dickens reconnut et critiqua précisément cet argument dans deux articles de *All the Year Round*. L'accident, disait-il, était le résultat d'une témérité : « *Ceux qui font leur profit de n'importe quel "sport" feront ces morts terribles comme épreuves inévitables de la Providence, et pleurnicheront quelques bribes de remontrance. La saine excitation de l'alpinisme pour les hommes surchargés de travail ; la fière*

1. Felice Giordano à Quintino Sella, 11 juillet 1865.

2. Edward Whymper, journal, 18 mars 1857 et 4 juin 1858 ; Smythe (1940, 36, 59 ; trad. fr. 1944, 43-44). Le journal de Whymper réfère aussi à ses assistances fréquentes aux matches de cricket et à l'église Baptiste. Il passa ses années de formation comme apprenti dans l'entreprise de gravure de son père, qui lui offrit l'occasion d'illustrer de nombreux livres d'exploration, dont celui de Livingstone, *Missionary Travels*.

3. *Alpine Journal* 6 (1873), 161.

prééminence de l'Angleterre dans le courage humain. Nous connaissons l'air par cœur. » Dickens avance que l'alpinisme pourrait être plaisant « avec modération et bon sens » dans des zones de relative sécurité. Mais la seule motivation qu'il pouvait découvrir pour grimper les plus hauts sommets était « la vantardise. » Et qu'est-ce qui grimpe, le mâle ou la distinction ? « Nous devons dire que "l'alpinisme" est un exercice d'homme. C'est ainsi, vu que ce n'est pas féminin. Mais ce n'est pas de la noblesse lorsque c'est égoïste. »¹

Au contraire, les défenseurs de l'alpinisme avancèrent la prospérité contemporaine et la puissance de l'Angleterre comme motivation à sa pratique et comme la source de ses bénéfices physiques et moraux. La *Pall Mall Gazette* (1, 5 août 1865, 1-2) attribuait la croissance de l'alpinisme aux conditions sociales de l'Angleterre : « Un amusement excitant et laborieux est une chose précieuse ces temps-ci, alors que nos propres îles ont été transformées en ruche pour la fabrique de la richesse, et pour le plaisir d'une petite minorité qui en retire quelques bonnes tranches pour elles. » Anthony Trollope (1866, 89-90) affirmait que grimper renforçait la nation puisque cela « rend nos hommes actifs, courageux, prêts à se débrouiller, enclins à l'amitié, courant avec acharnement après les satisfactions, toutes choses en elles-mêmes belles et nobles. » *L'Illustrated London News* (47, 29 juillet 1865, 82) ajoutait que grimper sur des montagnes sans que personne ne le leur demande avait entraîné les Anglais à suivre l'appel du devoir et contribuait à la vaillance militaire nationale, la prospérité commerciale, et la connaissance scientifique. « Ceci démontre un manque de philosophie – non, de connaissance du monde, à vouloir décourager l'aventure. Elle nous a donné l'Empire. »

Les alpinistes eux-mêmes employaient le langage de l'Empire pour justifier leurs ascensions. Des comparaisons avec d'autres sports étaient communes. Suivant le doyen d'Oxford, H.B. George, le motif à la base de tous les sports de plein air était plus

visible dans l'impulsion à grimper les montagnes : « C'est en partie l'ambition traduite dans l'action physique. » « L'esprit de l'alpinisme, comme l'amour de toutes les recherches analogues, est essentiellement une forme de cette énergie inquiète, de cet amour de l'action pour elle-même, d'exploration de la planète et sa soumission, qui ont fait de l'Angleterre le grand colonisateur du monde, et ont conduit les Anglais à pénétrer les recoins les plus sauvages de chaque continent » (George, 1866, 196-197). George identifie aussi « le plaisir et profit » essentiellement masculin de l'alpinisme. « Cela met le corps dans les meilleures conditions de santé » en exerçant « les muscles vigoureusement et avec succès. » De plus, « cela exerce le regard à une nouvelle série de beautés. » et « alimente l'esprit et l'imagination par la vue des forces puissantes de la nature en action. » En plus de ces « plaisirs physiques et mentaux », George ajoute « la satisfaction morale qui dérive des dangers bravés et des difficultés surmontées » (George, 1866, 199).

Les liens entre danger et virilité permettent aux montagnards de surmonter les premières accusations d'absence de profondeur esthétique. L'accident du Matterhorn suggéra même à John Ruskin de réviser son opinion concernant l'alpinisme. Critique précoce d'Albert Smith, Ruskin se moquait encore des grimpeurs en 1864 : « Les Alpes elles-mêmes, que nos propres poètes ont coutume d'aimer avec respect, que vous regardez comme des mâts savonneux dans une pétaudière, que vous vous mettez vous-mêmes à escalader et à descendre en glissant de nouveau, avec des "cris de délectation." » Mais, peu après l'accident, Ruskin avance que grimper est important pour le développement du caractère viril. « Aucun blâme ne doit être attaché au touriste Alpin pour encourir le danger, » écrivit Ruskin. « L'expérience de quelque péril marqué, et la connaissance d'une action rapide et calme en sa présence, sont des éléments nécessaires à certaine période de la vie, pour la formation du caractère viril » (Cook et Wedderburn, 1909, 18 : 89-90).

1. Dickens, 1865a, 86 et 1865b, 137. Annotation d'Edward Whymper : « Le second article était la réponse que Charles Dickens fit à la note que je lui écrivis. » Scott Polar Research Institute, Cambridge, MS 822/35.

Bien qu'il ne devint jamais alpiniste, Ruskin fut élu à l'Alpine Club en 1869 sur la foi de ses écrits concernant les Alpes.

Ces associations de valeurs culturelles ne restèrent pas confinées à une audience domestique. L'alpinisme et l'exploration Britanniques en général, et l'ascension du Matterhorn en particulier, continuaient de représenter cette vision du caractère national Britannique pour le public d'outre-mer. Après l'accident du Matterhorn, un correspondant Anglais du *Journal de Genève* (19 août 1865) proposa l'explication suivante quant à la popularité de l'alpinisme parmi ses compatriotes.

Dans notre pays, si calme et bourgeois, dans lequel la guerre ne sert heureusement pas longtemps à nourrir et exercer le courage et l'audace, il est bon qu'il y ait des entreprises requérant le déploiement de ces qualités. Elles maintiennent ces traditions de valeur individuelle, de force physique et morale, et de persévérance face aux difficultés qui ont fait de l'Angleterre ce qu'elle est, et sans lesquelles elle déclinerait rapidement. Nous ne sommes pas une nation de boutiquiers, comme nous en avons été accusés de l'autre côté du Channel, et nous ne désirons pas le devenir. Au contraire, au milieu de la prospérité qui nous entoure, nous ressentons la nécessité de ne pas laisser disparaître le versant héroïque de notre caractère national. Ce ne sont pas de grands actes de courage et d'endurance, pour ainsi dire, qui font vibrer chaque cœur Anglais, mais l'ascension de montagnes difficiles, ou la découverte des sources du Nil, ou l'exploration de l'Australie, où tant d'hommes braves sont tombés, et récemment trois jeunes hommes de plus, jusque-là inconnus, mais dont les noms vivront maintenant pour toujours. Ces catastrophes, en montrant clairement le danger, ont seulement accru ces sentiments.

En 1871, *The Times* (24 août) recommandait le récit de l'ascension du Matterhorn d'Edward Whymper, *Scrambles Amongst the Alps*, comme « un livre qui devrait donner à un Hindou né et élevé dans les marécages à riz du Gange, l'idée nette des pentes de glace et des précipices, des montagnes et de l'alpinisme. » Si l'aventure et l'exploration servirent initialement à légitimer l'escalade alpine, ces rôles furent rapidement inversés. Après

l'accident, et en dépit d'expresses réserves de quelques observateurs, l'héritage durable de l'ascension du Matterhorn fut d'entretenir l'assentiment vis-à-vis de la mission impériale de la Grande Bretagne.

– V –

Les circonstances particulières qui popularisèrent l'alpinisme et sa large signification pour la culture Britannique furent ensemble les résultats contingents de la construction des cultures bourgeoise et impériale du milieu de l'ère Victorienne. Dans l'espace culturel créé par le spectacle d'Albert Smith, les hommes de l'Alpine Club combinaient des définitions contemporaines de la distinction et de la masculinité, avec la géographie impériale imaginée de la bourgeoisie Victorienne (Anderson, 1983 ; Driver, 1992). L'alpinisme aida à la légitimation de l'exploration et de la large expansion impériale en transformant l'impérialisme d'une abstraction en quelque chose de tangible et réellement accessible pour les hommes ambitieux de la classe professionnelle. Les chercheurs sur la littérature impériale ont suggéré que les histoires d'aventure devinrent « le mythe dynamisant de l'impérialisme, » inspirant les Anglais « d'aller de par le monde et d'explorer, conquérir et dominer » (Green, 1979, 3). Cependant, ce qui distinguait l'alpinisme du genre littéraire de l'aventure était sa forme active, son caractère participatif. Chacun ne pouvait pas voyager dans les endroits éloignés du globe, mais les hommes de la bourgeoisie, avec quelques rares semaines de vacances, pouvaient gagner la Suisse et jouer le théâtre de l'Empire dans les Alpes. De la sorte, la conquête Britannique du monde naturel en vint à symboliser la domination impériale Britannique sur les autres territoires durant le XIX^e siècle (Mackenzie, 1988 et 1990 ; Ritvo, 1987).

La représentation de l'alpiniste comme exemplaire de la masculinité Britannique fut inventée par les grimpeurs de la bourgeoisie eux-mêmes. Bien que ce ne fut jamais imposé d'en haut, ni appris à l'école, cela ne vient pas de rien. Les angoisses à propos du déclin relatif de la Grande Bretagne étaient particulièrement

importantes dans la conversion de ce culte en un impératif culturel de construction d'une masculinité Britannique qui puisse concurrencer la France de Napoléon III, l'Italie de Garibaldi, l'Allemagne de Bismarck. Les capitalistes de bonnes mœurs étaient tout autant concernés par le déclin de la Grande-Bretagne dans le milieu de l'ère Victorienne qu'ils sont quelquefois supposés l'avoir été seulement une génération plus tard durant la lutte pour l'Afrique. La puissance financière des capitalistes distingués ne doit pas obscurcir les origines culturelles de l'ethos impérial. La redéfinition de la distinction et la construction des loisirs et de la culture de la bourgeoisie posent à nouveau la question : Comment la distinction et la puissance Britannique, le caractère viril et le muscle, pouvaient-ils être représentés quand chacun paraissait être menacé ? Ce problème n'était pas réduit à un « esprit officiel » étroitement défini de l'impérialisme, pas plus que l'intérêt public n'était limité aux membres de l'Alpine Club.¹ Si les ascensions, du Mont-Blanc au Matterhorn, attiraient tant l'attention dans la Culture Britannique c'est parce que la manière dont elles représentaient la virilité et la puissance nationales étaient largement partagées. En effet, l'acceptation d'une culture populaire impériale à la fin du XIX^e siècle n'apparut pas de novo ; elle se construisit sur l'invention de pratiques culturelles telles que l'alpinisme durant les décennies du milieu de l'ère Victorienne.

D'une certaine manière, l'accident du Matterhorn marque aussi une rupture avec le passé – la fin de l'« Âge d'Or » de l'alpinisme. En 1868, Leslie Stephen écrivait que « la conquête du Matterhorn concluait réellement une ère de l'alpinisme. » Depuis que tous les sommets Alpins majeurs ont été gravés, « le plaisir de la découverte dans les Alpes peut être compté au titre des divertissements désuets. » « Quand il y aura un chemin de fer pour Tombouctou,² et un autre à travers les régions centrales de

l'Asie, nos arrière-arrière-petits-enfants ressentiront sur une large échelle le même regret pour les jours anciens, lorsque la terre contenait une réserve de contrées méconnues apparemment inextinguible, que celui que ressent aujourd'hui le voyageur alpin sur une échelle plus modeste. » Mais Stephen prédisait que « le voyage ne cessera pas » même si « les gloires de Colomb ou Livingstone ne demeureront plus longtemps parmi les objets possibles d'ambition » (Stephen, 1868, 274-275). Vingt ans plus tard, C.D. Cunningham refondait l'histoire des alpinistes du milieu de l'ère Victorienne en des termes nouveaux, assainis : « cette période a été appelée "le grand âge de la conquête" des Alpes, et elle pourrait aussi bien être définie comme l'"âge d'or" de l'histoire de l'alpinisme » (Cunningham & Abney, 1887, 14).

L'alpinisme demeura populaire bien après le milieu de l'ère Victorienne, et les grimpeurs Britanniques portèrent ces associations bien au-delà des Alpes. « L'effet réel de l'accident lui-même. » écrivait sèchement la *Saturday Review* deux mois après l'ascension du Matterhorn, « a été de stimuler l'esprit d'entreprise, et faire déborder Zermatt de monde. » L'*Athenaeum* aussi se demandait si les membres de l'Alpine Club, « ayant envahi et triomphé des Alpes de Savoie et de Suisse, commençaient de soupirer après d'autres Alpes à conquérir, comme Alexandre le Grand soupirait après d'autres mondes à conquérir. »³ Durant le reste du XIX^e siècle, les grimpeurs Britanniques escaladèrent des sommets hors d'Europe, des Andes aux Himalayas, de Norvège en Nouvelle-Zélande. Cette pratique se prolongea depuis l'« Âge d'Or » de l'alpinisme dans les Alpes, jusqu'à la première ascension de l'Everest en 1953. Après que la « conquête » de l'Everest fut connue le jour même du couronnement d'Elizabeth II, il fut rapidement identifié à Buckingham Palace comme auparavant le Mont-Blanc l'avait été avec Piccadilly.

1. Comparer la force des angoisses de l'« esprit officiel » en présence de la compétition internationale (Robinson et Gallagher, 1962), avec le dynamisme du capitalisme distingué (Cain et Hopkins, 1993).

2. Dans la culture Britannique, aller à Tombouctou fait référence à l'endroit le plus perdu de la planète (NdT).

3. « The Alpine Season », *Saturday Review* 20 (23 septembre 1865) : 389 ; *Athenaeum* 44 (4 février 1865) : 157.

BIBLIOGRAPHIE

- Aitick, R.D. (1969). Nineteenth Century English Best-Sellers : A Further List. *Studies in Bibliography*, 22.
- Aitick, R.D. (1978). *The Shows of London*. Cambridge (Mass.).
- Anderson, B. (1983). *Imagined Community*. Londres (trad. fr., *L'imaginaire national*. Paris : La Découverte, 1996).
- Annan, N. (1955). The Intellectual Aristocracy. In J.H. Plumb (Ed.), *Studies in Social History*. Londres, pp. 241-287.
- Bailey, P. (1989). Leisure, Culture and the Historian : Reviewing the First Generation of Leisure Historiography in Britain. *Leisure Studies*, 8, 107-127.
- Ball, J. (Ed.) (1859). *Peaks, Passes and Glaciers : a Serie of Excursions by Members of the Alpine Club*. Londres : Longman, Green, Longman and Roberts.
- Banks, J.A. (1954). *Prosperity and Parenthood : A Study of Family Planning among the Victorian Middle Classes*. Londres.
- Bayly, C.A. (1989). *Imperial Meridian : The British Empire and the World, 1780-1830*. Londres.
- Bernard, P.P. (1978). *The Rush to the Alps : The Evolution of Vacations in Switzerland*. Boulder.
- Blakeney, T.S. (1953-54). Mountaineering and the British Royal Family. *Alpine Journal*, 59.
- Brendon, P. (1991). *Thomas Cook : 150 Years of Popular Travel*. Londres.
- Broadley, A.M. (1911). *Bath and Piccadilly*. Londres.
- Brown, T.G. et DeBeer, G. (1957). *The First Ascent of Mont Blanc*. Oxford : Oxford University Press.
- Buzard, J. (1993). *The Beaten Track : European Tourism, Literature, and the Ways to « Culture », 1800-1918*. Oxford.
- Cain, P.J. et Hopkins A.G. (1993). *British Imperialism : Innovation and Expansion, 1688-1914*. Londres : Longman.
- Chamberlain, M.E. (1988). « Pax Britannica » ? *British Foreign Policy, 1789-1914*. Londres.
- Clark, R.W. (1953). *The Victorian Mountaineers*. Londres : Batsford.
- Colley, L. (1992a). Britishness and Otherness : An Argument. *Journal of British Studies*, 31, 309-329.
- Colley, L. (1992b). *Forging the Nation, 1707-1837*. New Haven (Conn.).
- Collini, S. (1991). *Public Moralists : Political Thought and Intellectual Life in Britain, 1850-1930*. Oxford.
- Cook, E.T. et Wedderburn A. (Eds.) (1909). *The Works of John Ruskin*. 39 vols. Londres.
- Coolidge, W.A.B. (1889). *Swiss Travel and Swiss Guidebooks*. Londres.
- Cross, N. (1985). *The Common Writer : Life in Nineteenth Century Grub Street*. Cambridge.
- Crossick, G. (1998). La bourgeoisie britannique au XIX^e siècle. Recherches, approches, problématiques. *Annales. Histories, Sciences Sociales*, 53 (6), 1089-1130.
- Cunningham, C.D. et Abney, W. (1887). *Pioneers of the Alps*. Londres : Sampson Low.
- Cunningham, H. (1975). *The Volunteer Movement*. Londres.
- Cunningham, H. (1990). Leisure and Culture. In F.M.L. Thompson (Ed.), *The Cambridge Social History of Britain, 1750-1950*. Cambridge, 2, 279-339.
- Dangar, D.F.O. et Blakeney, T.S. (1957). The Rise of Modern Mountaineering and the Formation of the Alpine Club. *Alpine Journal*, 62.
- d'Arve, S. [de Catelain, C.] (1878). *Histoire du Mont Blanc et de la Vallée de Chamoni*. Paris.
- Dickens, C. (1865a). Hardihood and Foolhardihood. *All the Year Round*, 14 (August 19).
- Dickens, C. (1865b). Foreign Climbs. *All the Year Round*, 14 (September 2).
- Driver, F. (1992). Geography's Empire : Histories of Geographical Knowledge. *Environment and Planning D : Society and Space*, 10, 23-40.
- Ebel, J.G. (1820). *A Traveller's Guide Through Switzerland*. Londres.
- Fitzsimons, R. (1967). *The Baron of Piccadilly : The Travels and Entertainments of Albert Smith, 1816-1860*. Londres : Bles.
- Forbes, J.D. (1875). Pedestrianism in Switzerland. *Quarterly Review*, 101, 286-288.
- George, H.B. (1866). *The Oberland and its Glaciers : Explored and Illustrated with Ice and Camera*. Londres : A.W. Benett.
- Girouard, M. (1977). *Sweetness and Light : The « Quenn Anne » Movement, 1860-1900*. Oxford.
- Girouard, M. (1981). *The Return to Camelot : Chivalry and the English Gentleman*. New Haven (Conn.).
- Goetzmann, W.H. (1986). *New Lands, New Men : America and the Second Great Age of Discovery*. New York.
- Goodman, W. (1885). *The Keeleys on Stage and at Home*. Londres.
- Green, M. (1979). *Dreams of Adventure, Deeds of Empire*. New York.
- Gunn, S. (1988). The « Failure » of the Victorian Middle Class : A Critique. In J. Wolff et J. Seed (Eds.), *The Culture of Capital : Art, Power, and the Nineteenth Century Middle Class*. Manchester, pp. 17-43.

- Hall, C. (1992). Competing Masculinities : Thomas Carlyle, John Stuart Mill and the case of the Governor Eyre. In C. Hall (Ed.), *White, Male and Middle-Class : Explorations in the Feminism and the History*. New York, pp. 255-295.
- Halley, B. (1978). *The Healthy Body and Victorian Culture*. Cambridge (Mass.).
- Hansen, P.H. (1991). *British Mountaineering, 1850-1914*. Harvard : Harvard University, Ph.D. diss. (thèse non publiée).
- Harrison, F. (1908). Mountaineering. In *My Alpine Jubilee, 1851-1907*. Londres (1^{re} publication dans *Westminster Review*, octobre 1864).
- Hawkins, F.V. (1861). Partial Ascent of Mont Cervin (Matterhorn). In F. Galton (Ed.), *Vacations Tourists and Notes on Travel in 1860*. Londres.
- Holt, R. (1989). *Sport and the British : A Modern History*. Oxford : Oxford University Press.
- Houghton, W.E. (Ed.) (1972). *Wellesley Index to Victorian Periodicals*. Toronto.
- Huntford, R. (1985). *The Last Place on Earth*. New York.
- Hyam, R. (1976). *Britain's Imperial Century, 1815-1914*. New York.
- Hyam, R. (1990). *Empire and Sexuality : The British Experience*. Manchester.
- Jones, G.S. (1989). The « Cockney » and the Nation, 1780-1988. In D. Feldman et G.S. Jones (Eds.), *Metropolis London : Histories and Representations since 1800*. Londres.
- Kennedy, E.S. (Ed.) (1862). *Peaks, Passes, and Glaciers, being Excursions by Members of the Alpine Club*. 2 vols. (2^{de} série). Londres : Longman, Green, Longman and Roberts.
- Lejeune, D. (1988). *Les « alpinistes » en France à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle (vers 1875-1919)*. Paris : Editions du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques.
- Livingstone, D.N. (1992). *The Geographical Tradition*. Oxford.
- Lowerson, J. (1993). *Sport and the English Middle Classes, 1870-1914*. Manchester.
- Lunn, A. (1957). *A Century of Mountaineering, 1857-1957*. Londres : Allen & Unwin.
- Mackenzie, J.M. (1985). *Propaganda and Empire : The Manipulation of Public Opinion (1880-1960)*. Manchester.
- Mackenzie, J.M. (1988). *The Empire of Nature : Hunting Conservation and the British Imperialism*. Manchester.
- Mackenzie, J.M. (Ed.) (1990). *Imperialism and the Natural World*. Manchester.
- Mangan, J.A. (1981). *Athleticism and the Victorian and Edwardian Public Schools : The Emergence and Consolidation of an Educational Ideology*. Cambridge.
- Merivale H. (1856). Alpine Travellers. *Edinburgh Review*, 104.
- Morris, R.J. (1990). Clubs, Societies and Associations. In F.M.L. Thompson (Ed.), *The Cambridge Social History of Britain, 1750-1950*. Cambridge, 3, 395-443.
- Morus, I. ; Schaffer, S. et Secord, J. (1992). Scientific London. In C. Fox (Ed.), *London – World City*. New Haven (Conn.), pp. 129-142.
- Mosse, G.L. (1997). *L'image de l'homme. L'invention de la virilité moderne*. Paris : Editions Abbeville.
- Mumm, A.L. (1923-29). *The Alpine Club Register, 1857-1890*. 3 vols. Londres : Edward Arnold.
- Murray, J. (1838). *Handbook for Switzerland*. Londres (5^e éd., 1852 ; 7^e éd., 1856 ; 8^e éd., 1858).
- Nenadic, S. (1991). Businessmen, the Urban Middle Classes, and the « Dominance » of Manufacturers in Nineteenth-Century Britain. *Economic History Review*, 44 (2^e série), 66-85.
- Newman, G. (1987). *The Rise of English Nationalism : A Cultural History, 1740-1830*. New York.
- Pemble, J. (1987). *The Mediterranean Passion : Victorians and Edwardians in the South*. Oxford.
- Pollock, F. (1892). In C.T. Dent (Ed.), *Mountaineering*. Londres : Longmans, Green.
- Pratt, M.L. (1992). *Imperial Eyes : Travel Writing and Transculturation*. Londres.
- Reach, A.B. (1847). *The Natural History of « Bores »*. Londres.
- Reader, W.J. (1966). *Professional Men : The Rise of the Professional Classes in Nineteenth Century England*. Londres.
- Rey, G. (1907). *The Matterhorn*. Londres (trad. fr., *Le Mont Cervin*. Paris : Hachette. 1905).
- Riffenbourg, B. (1993). *The Myth of the Explorer : The Press, Sensationalism, and Geographical Discovery*. New York.
- Ritvo, H. (1987). *The Animal Estate : The English and the Other Creatures in the Victorian Age*. Cambridge (Mass.).
- Robbins, D. (1987). Sport, Hegemony and the Middle Class : The Victorian Mountaineers. *Theory, Culture & Society*, 4, 579-601.
- Robertson, D. (1977). Mid-Victorians Amongst the Alps. In U.C. Knoepfelmacher et G.B. Tennyson (Eds.), *Nature and the Victorian Imagination*. Berkeley, pp. 113-136.
- Robinson, R. et Gallagher, J. (1962). *Africa and the Victorians*. Londres.
- Roper, M. et Tosh, J. (Eds.) (1991). *Manful Assertions : Masculinities in Britain since 1800*. Londres.
- W.D. Rubinstein (1977). The Victorian Middle Classes : Wealth, Occupation and Geography.

- Economic History Review*, 30 (2^a série), 602-623.
- Russell, S. (1988). *Memoir*. In G.I. Finch (Ed.), *The Making of a Mountaineer*. Bristol, 2^a éd. (1^{re} éd., Londres : Arrowsmith, 1924. Trad. fr., *Comment on devient alpiniste*. Chambéry : Dardel, 1926).
- Simkin, M. (1986). *Albert Smith : A Nineteenth Century Showman*. *New Magic Lantern Journal*, 4, 68-71.
- Smith, A. (1847). *The Natural History of « Stuck-up » People*. Londres.
- Smith, A. (1847). *The Natural History of the Gent*. New York.
- Smith, A. (1852). *The Story of Mont Blanc*. Londres : D. Bogue.
- Smith, A. (1999). *Le Mont-Blanc à la mode*. Chamonix : Editions Guérin.
- Smythe, F.S. (1940). *Edward Whymper*. Londres : Hodder & Stoughton (trad. fr., *Edward Whymper. Le vainqueur du Cervin*. Lausanne : Novos, 1944).
- Stafford, R.A. (1989). *Scientist of Empire : Sir Roderick Murchinson, Scientific exploration and victorian Imperialism*. Cambridge.
- Stephen, L. (1868). *Alpine Climbing*. In A. Trollope (Ed.), *British Sports and Pastimes*. Londres.
- Stephen, L. (1871). *The Playground of Europe*. Londres (trad. fr., *Le terrain de jeu de l'Europe*. Neuchâtel et Paris : Victor Attinger, 1935).
- Stewart, G.T. (1983). *Whymper of the Matterhorn : A Victorian Tragedy*. *History Today*, 33 (February) : 5-13.
- Stone, L. (Ed.) (1994). *An Imperial State at War : Britain from 1689 to 1815*. Londres.
- Swayne, G.C. (1859). *Mountaineering – the Alpine Club*. *Blackwood's Edinburgh Magazine*, 86.
- Tailland, M. (1996). *Les Alpinistes Victoriens*. Thèse de Doctorat, Université de Versailles – St-Quentin-en-Yvelines. Villeneuve d'Ascq : Presses Universitaires du Septentrion, 1997.
- Thackeray, W.M. (1848). *The Book of Snobs*. Londres (trad. fr., *Le livre des snobs*. Paris : Garnier Flammarion, 1990).
- Thompson, F.M.L. (1981). *Social Control in Victorian Britain*. *Economic History Review*, 2d ser., 34, 189-208.
- Thorington, J.M. (1934). *Mont Blanc Sideshow : The Life and Times of Albert Smith*. Philadelphia : J.C. Winston.
- Trollope, A. (1866). *The Alpine Club Man*. In *Travelling Sketches*. Londres.
- Tyndall, J. (1862). *Mountaineering in 1861*. Londres : Longman.
- Unsworth, W. (1993). *Hold the Heights : The Foundations of Mountaineering*. Londres : Hodder & Stoughton.
- Vance, N. (1985). *Sinews of the Spirit : The Ideal of Christianity Manliness in Victorian Literature and Religious Thought*. Cambridge.
- Veyne, P. (1979). *L'alpinisme : une invention de la bourgeoisie*. *L'Histoire*, 11, 41-49.
- Whymper, E. (1871). *Scrambles Amongst the Alps in the Years 1860-69*. Londres. (1^{re} éd. fr., *Escalades dans les Alpes*. Paris : Hachette, 1873. Paris : Hoëbeke, 1994 pour la dernière éd.).
- Wiener, M.J. (1980). *English Culture and the Decline of Industrial Spirit, 1850-1980*. Cambridge : Cambridge University Press.

Albert Smith, il Club Alpino e l'invenzione dell'alpinismo verso la metà dell'era vittoriana

Riassunto.

Il presente articolo tenta di spiegare perché l'ascensionismo divenne popolare durante la metà dell'era vittoriana, e suggerisce la forte pertinenza dell'alpinismo nella costruzione della cultura imperiale e della cultura della nuova borghesia. Attraverso la sua personalità, i suoi spettacoli e la sua popolarità, Albert Smith incarna un insieme di cambiamenti sociali e culturali legati tra loro, che i membri della borghesia del Club Alpino istituirono più tardi sotto forma di esplorazione imperiale attraverso l'alpinismo vittoriano. Nello spazio culturale creato dallo spettacolo di Albert Smith, gli uomini del Club Alpino combinavano alcune definizioni contemporanee della distinzione e della mascolinità, con la geografia imperiale immaginata dalla borghesia vittoriana. L'alpinismo aiutò la legittimazione della esplorazione e della vasta espansione imperiale, trasformando l'imperialismo di un'astrazione in qualcosa di tangibile e realmente accessibile per gli uomini ambiziosi della classe professionale. Se le ascensioni attiravano tanto l'attenzione nella Cultura Britannica è perché la maniera con cui esse rappresentavano la virilità e la potenza nazionale erano largamente condivise. In effetti, l'accettazione di una cultura popolare imperiale alla fine del XIX secolo non apparve ex-novo ; essa si costruì sull'invenzione di pratiche culturali quali l'alpinismo durante i decenni della metà dell'era vittoriana.

Parole chiave : alpinismo, borghesia, Club Alpino, Società Vittoriana, cultura imperiale.

Albert Smith, club Alpino y el descubrimiento del alpinismo en la mitad de la época Victoriana.

Resumen

El presente artículo trata de explicar porque la ascensión en la época Victoriana se transforma en una práctica como en la construcción de la cultura imperial y cultura de una nueva burguesía. A través la personalidad, el espectáculo, popularidad Albert Smith va a representar un conjunto de cambios sociales y culturales que los miembros de la burguesía del club Alpino instituirán más tarde como una forma de exploración imperial mediante el alpinismo Victoriano. El espectáculo cultural creado por Albert Smith permite a los participantes del club Alpino combinar aspectos contemporáneos de la distinción y de la masculinidad en una geografía imperial imaginada por la burguesía Victoriana. El alpinismo ayuda a legitimar la exploración de la expansión imperial transformando la abstracción del imperialismo en algo tangible y accesible por los hombres ambiciosos de la clase profesional. Si las ascensiones llaman la atención a la cultura británica, se debe a que la virilidad y potencia nacional han estado por mucho tiempo divididas. En efecto la aceptación de una cultura popular imperial a fines del siglo XIX no es una nada nuevo, esta se construirá sobre la invención de prácticas culturales tales como el alpinismo durante la mitad de la época Victoriana.

Palabras claves : Alpinismo Burguesía, club Alpino, sociedad Victoriana, cultura imperial.

STAPS

Revue Internationale des Sciences du Sport et de l'Education Physique
Publiée par l'Association Francophone pour la Recherche en Activités Physiques et Sportives
(AFRAPS) avec l'aide du Centre national du livre

SOMMAIRE

Editorial 5

ALPINISME ET ESCALADE

coordonné par Michel Raspaud et Jacques Defrance

INTRODUCTION

Michel Raspaud et Jacques Defrance 6

Peter H. Hansen

Albert Smith, l'*Alpine Club* et l'invention de l'alpinisme au milieu de l'ère Victorienne.

(traduit de l'Anglais par Michel Raspaud) 7

Michel Mestre

Alpinistes austro-allemands de la fin du XIX^e siècle 29

Olivier Hoibian

Les alpinistes à l'aube du XX^e siècle. Usage et construction des typologies sociales 49

Olivier Aubel

De la signification des comportements en escalade libre et sportive 69

Eric de Léséleuc

Usages de la violence symbolique et appropriation territoriale dans les pratiques physiques.

L'exemple de l'escalade à Claret 81

Paul Robach

La performance physique en altitude 93

Michel Desbordes

Cycle de vie du produit et comportements technologiques des firmes :

analyse sectorielle de l'industrie du sport 107

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE 121

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE 131

STAPS Volume 21 n° 51

© A.F.R.A.P.S. - Association loi 1901

UFR-APS - Université Paris V

1, rue Lacretelle, 75015 PARIS

ISSN 0247-106 X